

TRAHISON

Christine CANALS-FRAU

I

Il est blond, grand, maigre et solide. Elle le trouve beau, avec ses yeux verts de jade, et la pierre qui roule dans leur eau. Quand ils sont ensemble, elle prend son visage entre ses mains, et baise inlassablement son front, ses paupières, ses joues, sa bouche. Il la laisse ainsi s'emparer, un instant, d'une parcelle de cette âme qui, elle le sait, lui échappera toujours. Quand ils sont nus, c'est tout son corps qu'elle s'approprie par petits baisers méthodiques et patients, jusqu'à l'objet de son désir, dur et chaud, doux et vivant. C'est là qu'elle le préfère, dans l'abandon de la jouissance qui le fait sien, et le place en son pouvoir, fugitivement.

Il y a ainsi tout un jeu entre eux, une stratégie silencieuse et têtue, faite d'attaque, de ruse et d'attente. Jamais elle n'avouera son désir pour ce qu'il feint de lui refuser tout en abandonnant son corps à sa caresse, les yeux clos sur ce monde fermé qu'elle s'acharne en vain à pénétrer ; jamais il ne sollicitera le geste désiré dont il jouit en silence et qu'il provoque insidieusement, par sa seule présence érigée et immobile. Il est pris, happé par cette bouche ardente, par ce sexe béant qui s'emparent de lui pour le presser, l'étirer, l'aspirer, jusqu'à lui faire rendre toute sa substance et le laisser vide, haletant, épuisé. Il est pris, emporté dans un éternel recommencement du désir dont la tension constante, habilement provoquée, remplit alors ce néant qui vient de la jouissance, cet

espace mort et immobile où plus rien ne semble exister, où même l'amour paraît annihilé, et où leurs corps, à l'image de leurs âmes, se séparent insensiblement et glissent dans le repos, loin l'un de l'autre. C'est le moment où il s'éloigne d'elle, où il reprend possession de lui-même, la laissant désertée, seule et comme morte. Moment redoutable qu'elle tente de toutes ses forces de retarder, d'éviter, le retenant en elle, excitant à nouveau son désir, le prolongeant jusqu'à l'extrême, ou, au contraire, le quittant parfois la première pour ne pas être quittée. Elle en a pleuré, de cet abandon insupportable et rituel. Et elle a osé, une seule fois, lui en faire reproche, avec une fausse violence qui dissimulait sa peine et la transformait en jalousie : pourquoi recommencer, puisqu'elle se heurte à un mur sur lequel tout glisse sans paraître laisser de traces, reproches, caresses, désir, colère ; pourquoi s'abaisser, s'humilier, quémander, si c'est pour le faire fuir ; pourquoi, plutôt, ne pas feindre, tout comme lui, l'insensibilité aux flèches aiguës du désir, et jouer ainsi à ignorer qu'elle veut le retenir autant qu'il cherche à partir. Rien qu'un jeu de plus, au fond, parmi tant d'autres.

Pour elle, tout a commencé le jour de la Révélation, où elle a senti pour la première fois les mots sonner dans sa tête, s'y heurter en une polyphonie cuivrée, vacillante. Avoir choisi ce moment-là, celui de sa nudité dépossédée, c'était rendre encore plus terrible le coup d'assommoir qui laisse l'esprit vide et sourd, la mémoire bourdonnante et anesthésiée. Encore maintenant, après de longs mois de lutttes et de silence, sa tête résonne du même fracas, affaibli cependant par la lente érosion de l'habitude. La souffrance, elle, est la même, aux rares moments où les mots enfin ajustés lui fraient un passage, avec leur coutumière inadvertance. La souffrance, mais pas de reproches : on aurait dit qu'elle savait, depuis le début, qu'il ne pouvait en être autrement, que ce fracas ne faisait que crier ce qui, jusque là, avait été murmuré.

Ensemble, ils n'en ont pas, ou peu parlé ; comme si, là aussi, il eût fallu feindre je ne sais quelle indifférence, quelle impossible légèreté. Il s'est établi entre eux une convention tacite, par laquelle rien de ce qui touche à la Révélation ne peut être prononcé. C'est un territoire vierge, dont elle a longtemps pensé que, par son inviolabilité même, il deviendrait un pont jeté entre eux, un trésor en commun. Espoir, celui d'être aimée pour son silence, pour son acceptation, pour son renoncement au droit le plus élémentaire, à la revendication d'une appartenance, aux prérogatives du couple, ce binôme fantastique et absent. Le mot même, appliqué à leur relation, est hors de propos : ils ne sont qu'un homme et une femme qui se rencontrent, sous l'œil aveugle et implacable de l'Autre, celle dont on ne parle pas, qui n'existe que par l'ombre qu'elle projette tout autour d'elle. Espoir déçu, celui de se servir de cette ombre pour mieux briller, de l'obscurité pour être lumière, soleil ; car l'Autre, ignorant les règles du jeu, échappe à toute tentative de manipulation, comme ces idoles indifférentes et cruelles qui, du lieu de leur essentielle altérité, régissent la vie des hommes. Elle se bat, à tâtons, contre tous et contre elle-même, et le crabe qui la tient détruit en un instant les patients échafaudages d'une raison tortueuse, dont les racines s'accrochent à la moindre faille et les branches fleurissent en une frondaison chaque fois renouvelée mais pourtant identique. Elle est ainsi ballottée, rejetée de construction en destruction, de leurre en illusion, d'espérance en désespoir, sans arriver jamais au terme d'un voyage qui semble ne pas avoir d'issue. Et elle rêve, souvent, d'un retour à ce temps bienheureux d'avant la Révélation, cette période trop courte où la torpeur de l'ignorance autorisait son bonheur ; où le mensonge était encore possible, où rien ne venait démentir la complaisance d'un regard détourné ; où elle pouvait s'abandonner sans réserve à cet élan qui la poussait vers lui, offerte, tremblante et dépourvue ; période qu'elle tente maladroitement

de retrouver, de prolonger, mais dont le crabe vigilant, et la réalité, se chargent de détruire, d'un coup de pince habile, les artifices.

Il l'aime, dit-il. Et elle n'ose demander s'il l'aime, elle, plus que l'Autre. Mais elle guette les signes annonciateurs de changement et, dans les vides interminables laissés par son absence, elle rêve ; elle lui prête des intentions, lui invente des stratégies. Sans que jamais le mot ne soit pensé ou crié, sans même qu'elle puisse en reconnaître le sens à travers ses paroles, elle est jalouse, de la place occupée par une Autre qu'elle ignore. Il n'aime pas les exigences, dit-il. Elle n'exigera donc pas, se contentant des miettes, et de l'emprise qu'il lui abandonne, les yeux clos sur sa feinte indifférence. Quel plaisir y a-t-il, alors, à vivre dans ce marécage d'incertitudes, dans ce jeu perpétuel qui ressemble si fort à un jeu d'échecs ? Le seul bonheur de sa présence, qui illumine sa nuit comme un phare, auquel il emprunte d'ailleurs son intermittence. Ses arrivées sont souvent inattendues, toujours imprévisibles. Elles ont le charme de la soudaineté, de la brièveté aussi. Elle a donc pris l'habitude de vivre dans l'attente, une sorte de perpétuel qui-vive, de disponibilité totale qui la fait rester chez elle dans le seul espoir d'un appel ou d'une visite. Il s'est souvent élevé contre cette dépendance qui, dit-il, les entrave tous deux ; mais elle préfère, invariablement, sa colère à son absence. Elle a essayé, pourtant, de se libérer de cette servitude choisie, elle s'est joué la comédie du détachement, de la distance, de l'indifférence même : elle y a renoncé très vite, car je crois qu'elle n'a jamais tant souffert qu'en ces quelques heures où elle se savait hors d'atteinte, libre de jouir de tout, sauf de lui. Elle s'est donc résignée, et même ses rares accès de révolte ne suffisent plus à creuser une brèche dans le lent enfermement qu'est devenue sa vie.

Des éclairs, cependant, trouent par endroits cette obscurité : le miracle de sa présence, rendue plus précieuse par sa rareté, répété tout au long d'une semaine

entièrement passée avec lui, tous les deux, comme un couple. Ne plus avoir, pendant des jours, à se soucier de l'inéluctable départ qui scande leurs rendez-vous habituels ; moment si redouté, qu'elle est parfois tentée de le devancer pour échapper au sentiment rituel d'impuissance et de tristesse. Comme si elle se trouvait, à cet instant, prise dans un jeu dont les règles sont établies sans qu'aucun de ses gestes, aucune de ses paroles, ne puisse les modifier, il lui faut accepter, ou refuser l'homme en son entier, avec sa vie, ses attaches, ses apparitions. Mais la seule idée de ne plus le voir, de ne plus l'avoir, serait si terrible, qu'elle est prête à toutes les défaites, à tous les sacrifices, pour une seconde de ce regard d'amour qui la rend à elle-même. Une semaine sans délais, sans absences, sans la perte irrémédiable de son départ ; une semaine dont chaque instant vaut une vie, unique comme un diamant, comme l'émeraude de ses yeux ; une semaine à tout partager, depuis l'aube grise d'où naissent tendrement les couleurs, jusqu'à l'enlacement sans fin des nuits d'amour ; une semaine d'exaltation et de liberté, leur vagabondage à travers des villes inconnues est comme la marque de leur passion, qui ne peut se donner libre cours que dans l'inexploré.

Derrière l'émerveillement de chaque découverte, le bonheur inégalé d'être enfin l'un à l'autre, s'installe progressivement un regret inexprimé : qu'il leur faille fuir, dans leur plaisir, le Regard supposé qui les tient et les anime comme des marionnettes au bout de leur fil. Car enfin, il y a du furtif dans ces escapades, de l'inavoué, et cette jouissance volée parle d'un au-delà sans limites ni dissimulation, sans prétextes, sans mensonges, où leur amour ne dépendrait plus que d'eux-mêmes. Mais la barrière est là, imposée par la Révélation, qui borne son horizon et lui assigne, pour toujours, sa place dans le jeu. Cette place qu'elle a acceptée dès le début, naturellement, comme le seul lien possible entre eux : pas de révolte, mais un sourd combat de tous les jours,

qui se traduit en minutes volées, en journées conquises, en rendez-vous prolongés portant la trace de son amour pour elle ; terrain gagné patiemment sur les erreurs et les insuffisances ; sur l'aveuglement, l'indifférence, l'usure du frottement quotidien. Sans le savoir, elle n'a qu'à être elle-même, qu'à écouter et à comprendre, pour faire insidieusement, au fil des mois, pencher la balance en sa faveur.

Mais il lui a fallu s'essayer, le temps passant, à la stratégie, dans l'espoir d'arracher enfin de lui ce qui est devenu son rêve unique, nourri de tous ses regrets et désirs, celui qui comble tant bien que mal les vides rituels laissés par ses départs, rêve qui prend la place d'un autre, impossible et défendu : la promesse de vacances passées ensemble, non plus dans la fuite vers des villes lointaines, des paysages inconnus où les protégeraient distance et anonymat, mais chez elle, au cœur de la ville et du danger même, où chaque pas hors du havre protecteur de sa maison peut signifier, à plus ou moins brève échéance, la fin de l'univers qu'ils se sont patiemment créé. Rêve si longtemps caressé, si violemment tentateur — oublier les précautions, le mensonge, risquer enfin ce qu'elle a de plus cher au nom de la reconnaissance, de l'évidence de leur amour ; l'avoir à elle pendant deux semaines, le posséder pour cette courte éternité, sans fuite ni départs, avec ses marques d'homme, ses objets familiers côte à côte avec les siens, et l'illusion qu'ils y sont pour toujours ; la plénitude espérée, s'approprier ce corps et cette âme, et y laisser ses traces à elle, les signes de sa possession comme, sur elle, depuis longtemps déjà, ceux de son appartenance ; le voir enfin prendre la place qui lui revient et qu'elle lui a donnée depuis longtemps, chez elle, en elle, ouverte alors, non plus pour la perte, mais pour la soumission.

Elle a tout fait pour arracher son consentement. Oubliant sa réserve, elle a promis, pleuré, feint l'indifférence ; elle a argumenté, minimisant les dangers,

soulignant les précautions ; elle a fait miroiter les plaisirs de cette découverte d'eux-mêmes, plus profonde et plus vraie que tous les voyages illusoires — le temps le plus long qu'ils passeraient ensemble sans interruptions. Petit à petit, il s'est laissé convaincre, d'abord à contre-cœur, puis avec intérêt, et ils ont même décidé d'une date, assez reculée pour lui permettre, dit-il, de préparer ce départ. Car il lui faut ruser, feindre et mentir, et surtout, tout prévoir dans les moindres détails afin d'éviter le faux-pas qui les mènerait au désastre. C'est peut-être cela qui le rend soucieux, les derniers temps, un air triste et préoccupé qui la convainc de l'inutilité de toute question : quelque chose le ronge qui vient de l'Autre et ne peut se résoudre que dans l'oubli procuré par ses caresses. Elle l'entoure alors de toute son attention, de ses soins les plus tendres, et compte les jours qui la séparent de son bonheur.

II

Lettre jamais écrite. Réponse perdue — et tant d'autres qui n'ont pas vu le jour. Tentative d'explication, comme si cette porte ne se suffisait pas à elle-même. Pourquoi y revenir, pourquoi se torturer ? Rôder tel un assassin autour de la porte si obstinément fermée ? Pourquoi ne pas oublier, et sortir, sortir, s'enfuir au soleil, où tout est ouvert ? Au soleil, comme il faisait chaud, quand il marchait, avec sa valise, le long des quais. Car il est venu par les quais, elle en est sûre, la voiture garée loin, par une vieille habitude de dissimulation qui était devenue réflexe, seconde nature superposée à la première. Il fait froid et sombre à présent, dans la chambre étroite. Depuis ce moment-là, depuis qu'elle a fermé la porte. Elle est partie au soleil, ensuite, mais qu'y faire, le froid était déjà en elle. Ça lui a fait mal de repenser à tout cela, pour lui, pour elle, toute cette incompréhension, cette queue-de-poisson ridicule et tragique. Elle a été surprise, oui, quand elle a reçu sa lettre, quelques jours avant la date fixée. Surprise des mots d'amour, de l'offre inattendue, de ce qu'elle bouleversait ; de sa propre réaction, de cette boule de peur grossissant dans son ventre, et de l'indifférence, soudain, un abîme d'indifférence et de rejet qui effaçait tout ce qui l'avait précédé. Elle a compris très vite que la peur avait décidé, presque sans lutte, comme si elle avait toujours été la plus forte au fond d'elle-même.

Fuir. Reconstruire la barrière abattue. Se protéger, s'enfermer, attendre, immobile dans le noir, des heures et des jours durant, jusqu'à l'extinction complète des sonneries déchaînées, jusqu'à la disparition des pas au dehors, jusqu'à ce que la fatigue ait raison de l'obstination. Elle n'a pas pleuré alors, et sans doute l'a-t-elle haï de cette longue insistance. Les larmes sont venues plus tard, quand tout était fini, dans le silence qui parlait de la résignation. Elle n'avait pas demandé cela, non, juste un peu de lui, à partager dans les limites qu'ils s'étaient forgées, mais pas l'envahissement, pas cette redoutable victoire dont elle n'avait jamais pu rêver, qu'il lui offrait à présent comme un hommage obligé. Elle aurait pu s'enfuir, avant ce jour de juillet où il était venu avec sa grande valise pleine des objets familiers qu'elle aurait vus côte à côte avec les siens. Mais une torpeur l'avait envahie, un besoin d'être là, de payer de sa personne le choix impitoyable qu'elle lui infligeait par son silence.

Dans la chambre étroite, il fait froid et sombre. Les volets sont clos, la porte fermée comme un aveu.

Plus tard, quand aucune lettre ne pourra plus lui parvenir, elle partira, vierge du terrible engagement. Loin des quais, de cette porte close sur ses désirs, vers les espaces ensoleillés des plaisirs amoureux, elle partira. Elle oubliera la peur, la distance et l'échec. Elle fera de sa vie une infinité de possibles où il n'y aura plus de barrières, où rien ne s'échappera plus, où elle choisira enfin. A ciel ouvert, au soleil, elle vivra, comme les autres, avec les autres. Plus tard, au soleil, quand tout sera fini. Elle partira. Plus tard.